











dissipait les vapeurs flottant à la surface des eaux. D'après parfums couraient dans l'air froid et la brise s'embaumait aux senteurs des foins sauvages. Des volées d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux et des rochers et s'entrecroisaient dans l'espace. Au loin, les habitants de la forêt répondaient à l'appel du matin. Sur le golfe, pas une voile, pas un navire; les pauvres abandonnés étaient bien seuls. Ils contemplèrent le spectacle que leur donnait la nature : Adam et Ève, ouvrant les yeux à la lumière, durent avoir le même regard d'étonnement et d'admiration pour le Paradis Terrestre.

La jeune fille s'était assise sur une inégalité de la falaise, où le rocher formait un siège naturel. Gontran plia le genou devant elle : il était presque joyeux et sans les inquiétudes qu'il ressentait à l'égard de mademoiselle de Roberval, il se fût cru parfaitement heureux.

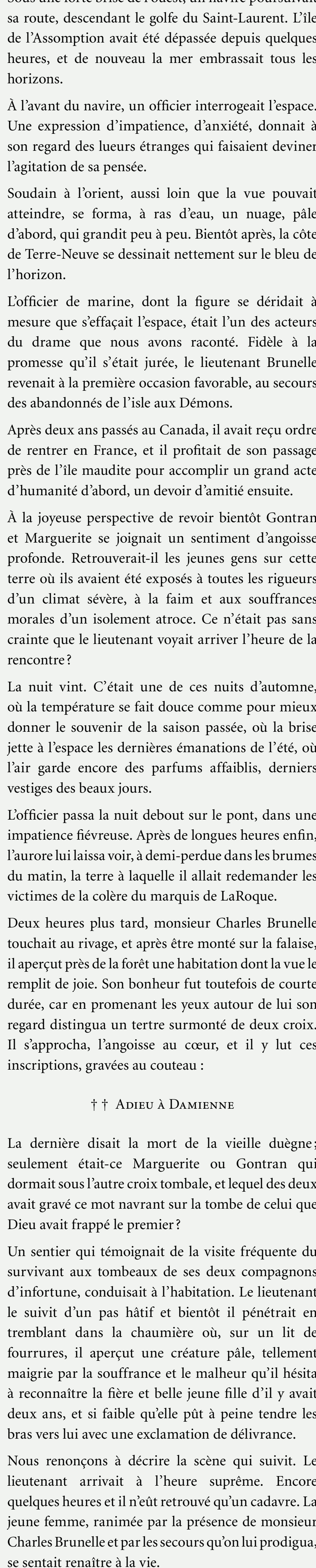
— Marguerite, lui dit-il, l'appelant pour la première fois par son nom, les hommes ont voulu nous séparer, le hasard nous a réunis. Dans cette île que nous habiterons désormais et dont nous serons les rois, le bonheur peut se trouver aussi bien qu'ailleurs. J'avais souvent rêvé, en songeant à vous, à un endroit désert, avec des arbres et des fleurs, où ensevelir notre amour quand je vous aurais donné mon nom. Mes vœux se sont presque réalisés. Le sort a fait que le prêtre ne peut consacrer notre union dans le moment, mais personne n'aura le droit de vous donner un autre nom que le mien, car vous êtes ma femme devant Dieu. Du haut de son ciel d'azur, il ne peut que bénir notre existence.

Mademoiselle de Roberval écoutait avec ravissement. Elle éprouvait cette félicité inquiète de la fiancée que berce, au soir de l'hymen, une romance d'amour. De tous côtés, le mois de juin, le mois des épanouissements et des éclosions, disait la chanson du printemps.

À ce moment le soleil dardait ses chauds rayons sur la figure de Marguerite. Gontran se souleva et donna à la jeune femme son premier baiser.

La jeunesse étincelait dans ce groupe de monsieur de Kermer et de mademoiselle de Roberval : Gontran agenouillé devant elle, la couvrant de ses regards, — Marguerite, la tête nue, les cheveux frissonnants au vent matinal, une main dans celles du jeune homme, l'autre sur son épau! Quelle suavité dans ces tableaux de l'amour, que l'on ne comprend bien qu'à vingt ans mais qui charment toujours.

Non loin de là, à quelques pas de la forêt qui s'étendait en arrière de la falaise, s'offrait un lieu propice à un établissement temporaire. Durant la journée Gontran y transporta les effets laissés au rivage. Avec de la toile à voiles, il dressa une petite tente qu'il divisa en deux parties. L'une devait servir à la vieille Damienne, l'autre était la chambre nuptiale.



## X

### Deux ans après

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis les événements qui précèdent.

Sous une forte brise de l'ouest, un navire poursuivait sa route, descendant le golfe du Saint-Laurent. L'île de l'Assomption avait été dépassée depuis quelques heures, et de nouveau la mer embrassait tous les horizons.

À l'avant du navire, un officier interrogeait l'espace. Une expression d'impatience, d'anxiété, donnait à son regard des lueurs étranges qui faisaient deviner l'agitation de sa pensée.

Soudain à l'orient, aussi loin que la vue pouvait atteindre, se forma, à ras d'eau, un nuage, pâle d'abord, qui grandit peu à peu. Bientôt après, la côte de Terre-Neuve se dessinait nettement sur le bleu de l'horizon.

L'officier de marine, dont la figure se déridait à mesure que s'effaçait l'espace, était l'un des acteurs du drame que nous avons raconté. Fidèle à la promesse qu'il s'était jurée, le lieutenant Brunelle revenait à la première occasion favorable, au secours des abandonnés de l'île aux Démon.

Après deux ans passés au Canada, il avait reçu ordre de rentrer en France, et il profitait de son passage près de l'île maudite pour accomplir un grand acte d'humanité d'abord, un devoir d'amitié ensuite.

À la joyeuse perspective de revoir bientôt Gontran et Marguerite se joignait un sentiment d'angoisse profonde. Retrouverait-il les jeunes gens sur cette terre où ils avaient été exposés à toutes les rigueurs d'un climat sévère, à la faim et aux souffrances morales d'un isolement atroce. Ce n'était pas sans crainte que le lieutenant voyait arriver l'heure de la rencontre?

La nuit vint. C'était une de ces nuits d'automne, où la température se fait douce comme pour mieux donner le souvenir de la saison passée, où la brise jette à l'espace les dernières émanations de l'été, où l'air garde encore des parfums affaiblis, derniers vestiges des beaux jours.

L'officier passa la nuit debout sur le pont, dans une impatience fiévreuse. Après de longues heures enfin, l'aurore lui laissa voir, à demi-perdue dans les brumes du matin, la terre à laquelle il allait redemander les victimes de la colère du marquis de LaRoque.

Deux heures plus tard, monsieur Charles Brunelle touchait au rivage, et après être monté sur la falaise, il aperçut près de la forêt une habitation dont la vue le remplit de joie. Son bonheur fut toutefois de courte durée, car en promenant autour de lui son regard distingua un tertre surmonté de deux croix. Il s'approcha, l'angoisse au cœur, et il y lut ces inscriptions, gravées au couteau :

† † ADIEU À DAMIENNE

La dernière disait la mort de la vieille duègne; seulement était-ce Marguerite ou Gontran qui dormait sous l'autre croix tombale, et lequel des deux avait gravé ce mot navrant sur la tombe de celui que Dieu avait frappé le premier?

Un sentier qui témoignait de la visite fréquente du survivant aux tombeaux de ses deux compagnons d'infortune, conduisait à l'habitation. Le lieutenant le suivit d'un pas hâtif et bientôt il pénétrait en tremblant dans la chaumière où, sur un lit de fourrures, il aperçut une créature pâle, telle ment maigrie par la souffrance et le malheur qu'il hésita à reconnaître la fière et belle jeune fille d'il y avait deux ans, et si faible qu'elle pût à peine tendre les bras vers lui avec une exclamation de délivrance.

Nous renonçons à décrire la scène qui suivit. Le lieutenant arrivait à l'heure suprême. Encore quelques heures et il n'eût retrouvé qu'un cadavre. La jeune femme, ranimée par la présence de monsieur Charles Brunelle et par les secours qu'on lui prodigua, se sentait renaître à la vie.

Toutefois, il fallait songer au départ. On fixa l'embarquement à la nuit, et après avoir fait transporter à bord ce que Marguerite voulait emporter avec elle, l'officier et la jeune femme se dirigèrent vers la demeure dernière de Gontran et de leur compagne de malheur.

Tous deux s'agenouillèrent longuement sur la terre, disant un dernier adieu à ceux qui dormaient sous ce tertre et faisant monter vers le ciel, avec les plaintes du flot qui déferlait sur la grève, une prière suprême pour la tranquillité de leur dernier repos.

Peu d'instants plus tard, le navire reprenait sa marche vers la terre de France. Pendant la traversée, le lieutenant se fit raconter par Marguerite, qui prenait une âpre jouissance à revenir sur ces scènes du passé, toutes les phases de sa vie dans l'île, et, lui, écoutait avec un sombre intérêt, le récit de ce fatal enchaînement de malheurs.

\* \* \*

Les premières joies de cette vie d'amour et d'idéales satisfactions qui suivit l'heure de la rencontre, n'avaient pu éloigner de la pensée des jeunes gens le sentiment de leur abandon. Sur cette terre inhabitée, dans un pays que l'imagination des voyageurs avait peuplé d'êtres terribles et mystérieux, l'inconnu se présentait de tous côtés. Toutefois ils ne se firent pas d'abord une idée exacte des privations et des privations qui les attendaient. Le temps était radieux comme aux plus beaux jours de l'année, la mer déroulait au loin sa nappe immaculée avec des ondulations lascives, les vents étaient doux, la nature pleine d'enivrement et de délicates murmures. La vie s'échappait de toutes parts avec tant de force que les abandonnés sentaient leur courage se ranimer en aspirant les effluves magnétiques qui couraient dans l'air. Et peu à peu, se grisant à cette sérénité qui les entourait, ils laissaient leur âme s'ouvrir à l'idée d'une vie nouvelle et à l'abri des orages.

Dès les premiers jours, monsieur de Kermer décida de visiter l'île et de s'y ériger un établissement à l'épreuve des vents, du froid et des tempêtes. L'été se passa à ce travail qui fut long et pénible. Au commencement de septembre, à côté de la forêt, s'élevait enfin une cabane spacieuse qui devait désormais servir d'habitation aux trois malheureux.

Le gibier qui abondait sur les grèves et dans les marais, et les fruits sauvages que poussait l'île leur assuraient une nourriture constante et substantielle.

Quand les premiers vents d'automne soufflèrent sur le golfe, Gontran, averti par ces précurseurs de l'hiver, se prépara des provisions de bois et de bouche en vue des mauvais jours.

Jusques là, la vie avait été relativement facile, mais la misère vint avec les froids et les humidités de novembre. Dès lors, Gontran et Marguerite durent se confiner en grande partie du temps dans leur habitation, à cause des pluies et des tempêtes continuelles qui s'abattaient sur l'île.

Les mois d'hiver se passèrent misérablement. Gontran, épuisé par le travail de l'été précédent, abattu par les privations, courbé sous la torture morale de l'inquiétude, voyant sa jeune femme perdre à la fois sa santé et son courage, était las de cette vie auquel la destinée les condamnait. Vers la fin de février, il prit le lit pour n'en sortir qu'aux bras de Marguerite et de sa fidèle servante qui venaient de creuser dans le sol glacé le lit de son dernier repos, et qui l'y allaient déposer.

Quelque temps plus tard, la vieille Damienne le suivait dans la tombe.

Marguerite resta seule.

Seule, à vingt-trois ans, prisonnière sur une île maudite que l'océan gardait en geôlier inexorable, elle, la fière et noble héritière d'un des plus beaux noms de France, douce jeune fille dont le berceau et la vie avaient été entourés de soins et de tendresses. La plume s'arrête en face des longs mois qu'elle passa alors sur l'île, et, jusqu'à l'heure où le lieutenant Brunelle vint l'arracher à la mort, et le cœur se serre à la pensée de ce dédale de douleurs, de privations, d'accablants, à travers lequel l'imagination ne peut marcher sans frémir.

La légende qui a peuplé l'île aux Démon d'esprits et de fantômes, veut que les abandonnés aient été tourmentés par ces derniers d'une manière incessante. Mais ce fut surtout après la mort de Gontran et de Damienne que les malins esprits exercèrent plus ardemment leurs ravages autour de l'habitation de Marguerite. Thévet\* raconte que c'est à partir de ce temps que la jeune femme « se déconforta, n'ayant plus à qui parler, si ce n'était aux bêtes contre lesquelles elle était en guerre nuit et jour : et si la grâce de Dieu ne l'eût soutenue, c'était pour la faire entrer en désespoir, vu que, comme elle m'a dit, elle fut plus de deux mois que toujours elle voyait les visions les plus étranges que l'homme saurait imaginer : mais tout aussitôt qu'elle priait Dieu, ces fantômes s'évanouissaient. »

\* Thévet, *Cosmographie universelle*, vol. II — p. 1019-1020.

Thévet ajoute de plus que la jeune femme, lorsqu'elle s'embarqua pour revenir en France, hésita à quitter l'île et eut « une certaine volonté de ne passer plus avant et de mourir en ce lieu solitaire comme son mari et sa servante et qu'elle désirait y rester encore, agitée de tristesse comme elle était. »

## XI

### Au Carrefour-du-Maudit

Après son retour en France, où le marquis de LaRoque venait de mourir de la main d'un assassin, mademoiselle de Roberval reprit possession du château d'Yvonice, où elle vécut de longues années. Elle porta toujours le deuil de monsieur de Kermer et fit ériger à sa mémoire un monument sous le chêne du Carrefour-du-Maudit, qui avait été témoin de sa première rencontre avec Gontran.

*Chaque matin, sous ses habits de veuve, elle allait*

*Y prier pour son âme, et par des fleurs nouvelles*

*Remplaçait en pleurant les pâles immortelles*

*Et les bouquets anciens.*

*L'Isle aux démons*

récit de Louis Hyppolite Taché (1859-1927)

est paru dans les *Nouvelles soirées canadiennes*

en 1884.

ISBN : 2-978-89668-219-5

© Vertiges éditeur 2010

— 0220 —